

### 3. TRAVAIL, STRUCTURE SOCIALE ET CONSOMMATION CULTURELLE

Vers un échange d'attributs entre travail et loisir ?

Pierre-Michel Menger

*in Olivier Donnat et al., Le(s) public(s) de la culture*

Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « Académique »

2003 | pages 61 à 86

ISBN 9782724609212

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/les-publics-de-la-culture-politiques-publiques--9782724609212-page-61.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

© Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Travail, structure sociale et consommation culturelle Vers un échange d'attributs entre travail et loisir ?

L'analyse des données des enquêtes « Emplois du temps des Français » (celle de 1998-1999 et celles qui l'ont précédé dans le temps, en 1974 et en 1986 notamment)<sup>1</sup>, les études menées sur l'évolution du temps de travail des différentes catégories socioprofessionnelles, avant et après la mise en œuvre de la loi sur la Réduction du temps de travail (RTT)<sup>2</sup>, et le travail d'analyse comparative internationale<sup>3</sup>, ont permis de dessiner la cartographie évolutive, socialement très fortement contrastée, des partages entre les différents temps, et, pour ce qui nous concerne ici, entre temps du travail professionnel rémunéré et temps du loisir.

D'une part, l'évolution séculaire vers la baisse du temps de travail et l'augmentation des temps de loisir a connu, dans la période la plus récente, une pause voire une inflexion. D'autre part, les évolutions respectives des volumes de travail et de

---

1. Voir le numéro d'*Économie et Statistique*, 352-353, 2002.

2. Voir notamment J.-D. Fermanian, « Le temps de travail des cadres », *INSEE Première*, 671, 1999 ; M.-A. Estrade, D. Méda, R. Orain, « Les effets de la réduction du temps de travail sur les modes de vie : qu'en pensent les salariés un an après ? », *Premières Synthèses*, Dares, 2001, 21-1 ; M.-A. Estrade, V. Ulrich, « Réduction du temps de travail et réorganisation des rythmes de travail », *INSEE, Données Sociales*, 2002.

3. Voir en particulier J. Gershuny, *Changing Times, Work and Leisure in Postindustrial Society*, Oxford, Oxford University Press, 2000.

loisir ont fortement divergé selon les catégories sociales, créant une segmentation par la quantité de travail, et non plus seulement par sa qualité. Ceci va à rebours des évolutions antérieures et contredit les modèles anciens, telle la théorie veblenienne de la classe de loisir, qui se fondaient sur la corrélation positive entre quantité de loisirs et hiérarchie des classes sociales. À la faveur d'évolutions symétriques et opposées, les situations des différentes catégories sociales ont en effet convergé : les ouvriers ont rattrapé leur déficit comparatif de loisir dans la période récente, et les cadres ont perdu leur avance et apparaissent comme les plus gros travailleurs sur la période des quinze années écoulées. Leur taux de satisfaction à l'égard des mesures de réduction du temps de travail, supérieur à celui des autres catégories, s'explique en partie par la pression ressentie en termes de volume de travail et d'injonction à l'engagement et à l'implication dans leur activité.

Enfin, les indicateurs de valeur de l'activité et de qualité de l'organisation du travail imposent une troisième lecture : volume de travail et autonomie dans l'organisation de celui-ci sont positivement corrélés, ce qui interdit une lecture simple de la charge de travail, et qui a conduit à prophétiser l'émergence de comportements de travail et de loisir entièrement différents de ce qui sous-tend la métrique habituelle du raisonnement par les quantités.

Après avoir rappelé comment se transforme la structure socioprofessionnelle de la population active, puis avoir caractérisé les effets de composition des allocations de travail et de loisir des différentes catégories socioprofessionnelles d'actifs, à partir des données d'enquêtes nationales et internationales, nous examinerons leurs incidences sur la pratique des loisirs culturels. Des trois ressources principales que requièrent ceux-ci – le temps, les moyens budgétaires, la compétence culturelle –, les actifs des professions supérieures détiennent surtout les deux dernières, et sont moins dotés de la première ; l'inverse est vrai pour les actifs détenteurs d'un emploi de moindre qualification. L'étude de la double temporalité des loisirs culturels conduira à vérifier si les actifs sont amenés à compenser dans les pratiques extra-quotidiennes de loisir ce qu'ils ne font pas de leur temps libre au quotidien, ou si les deux agendas sont employés de manière analogue. Dans une troisième partie, nous reviendrons sur les associations classiques entre travail et désu-

tilité d'une part, et entre loisir et utilité d'autre part, pour montrer comment s'échangent les significations et les attributs de ce partage habituel. Le travail est réputé s'enrichir de composantes expressives et créatives, mais le loisir de ceux qui sont le plus directement concernés par cette qualité enrichie du travail est quantitativement plus étroit, et doit dès lors s'organiser avec une intensité supérieure, proche de l'activisme, pour offrir des satisfactions élevées dans un temps rationné.

*Le travail et le loisir en quantités et en comparaisons :  
convergences et segmentations*

Dans les deux dernières décennies, la population active a accéléré sa transformation. La structure des emplois, telle que la fait apparaître le tableau 1, peut se résumer en quelques données saillantes. L'emploi ouvrier, perdant un septième de ses effectifs (principalement parmi les ouvriers non qualifiés), est passé d'un tiers à un quart de la population active en emploi, entre 1982 et 1999. Le monde des employés s'est élargi : ses effectifs augmentent de 21 %, surtout parmi les non qualifiés, ce qui marque le transfert de la non-qualification du secteur secondaire au secteur tertiaire, et il forme désormais la catégorie la plus nombreuse. Les professions intermédiaires ont gagné plus d'un million et demi d'actifs, et leur poids démographique est aujourd'hui proche de celui des ouvriers. Les cadres et professions intellectuelles supérieures ont connu le taux de progression le plus élevé – la catégorie a gagné 63 % d'effectifs supplémentaires entre 1982 et 1999 –, et représentent plus d'un actif sur huit<sup>1</sup>. L'érosion rapide des effectifs des agriculteurs s'est poursuivie (-57 %), celle des artisans, commerçants et entrepreneurs est bien moindre (-16 %) et masque des évolutions très contrastées au sein de la catégorie.

Le chômage et le temps partiel, dans le monde du salariat, ont beaucoup augmenté au bas de la hiérarchie des qualifications, et,

---

1. Dans cet ensemble, les professions artistiques *stricto sensu* représentent quelque 203 300 personnes en 1999 (0,9 % de la population active en emploi), contre 102 730 en 1982 et 152 230 en 1990, soit un doublement des effectifs recensés entre 1982 et 1999.

Tableau 1. *La structure des emplois par catégories socioprofessionnelles et son évolution de 1982 à 1999*

Catégorie socio professionnelle	Effectifs en emploi 1982 (en milliers)	Part de la catégorie dans l'ensemble (en %)	Effectifs en emploi 1999 (en milliers)	Part de la catégorie dans l'ensemble (en %)	Évolution de 1982 à 1999 (en %)
Agriculteurs	1 466	6,8	627	2,7	- 57
Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	1 815	8,4	1 526	6,6	- 16
Cadres, professions intellectuelles supérieures	1 860	8,7	3 025	13,1	+ 63
Professions intermédiaires	3 784	17,6	5 318	23,1	+ 40,5
Employés	5 501	25,6	6 645	28,8	+ 21
Ouvriers	7 043	32,8	5 909	25,6	- 16
<i>Ensemble</i>	<i>21 472</i>	<i>100</i>	<i>23 051</i>	<i>100</i>	<i>+ 7,3</i>

Source : INSEE, Recensements de la population de 1982 et 1999, *Données Sociales*, INSEE, 2002, p. 216.

s'agissant du temps partiel, en concernant principalement les femmes. L'impact sur la répartition des temps entre travail et loisir enregistre ces effets de la déformation de la structure des emplois et des conditions d'emploi. Depuis 30 ans, le temps moyen de travail des actifs a baissé sous l'influence de la croissance séculaire de la productivité, de la diminution du nombre des indépendants (notamment des agriculteurs, gros travailleurs), de la mise en œuvre très progressive des lois successives sur le temps de travail, mais aussi sous l'influence de la montée du chômage et du temps partiel, et des politiques publiques d'emploi (contrats aidés en emplois non typiques) et d'action sociale (allocations parentales), enfin sous l'influence des modifications du cycle de vie des travailleurs (entrée plus tardive et sortie plus précoce du marché du travail).

Ensemble, la transformation de la structure des emplois et l'évolution de la durée de travail, à l'échelle de la société considérée dans son ensemble, devraient constituer deux tendances favorables à la consommation culturelle. D'une part, le temps de loisir augmente, en moyenne ; d'autre part, la structure sociale se déforme avec l'élévation du niveau de formation des actifs, et avec le gonflement des couches sociales moyennes et supérieures dont l'appétit culturel est décrit par toutes les enquêtes comme plus important, plus varié et mieux solvable. Pourtant, une analyse plus précise module le constat. Ce sont en réalité les inactifs et les actifs non occupés à temps plein, dont la proportion a augmenté plus rapidement que celle des actifs à temps plein, qui ont gagné le plus de temps libre à consacrer aux loisirs. Les actifs occupés à temps plein ont, eux, connu, dans la période récente, un allongement de leur temps de travail<sup>1</sup>. La tendance à la baisse du temps de travail s'est en effet ralentie, puis inversée, dans les quinze dernières années, tout particulièrement pour les cadres et professions intellectuelles supérieures, qui sont précisément les grands piliers de la consommation culturelle, ceux dont l'intensité persistante de pratique fait le gros de la fréquentation de la culture savante, au désespoir persistant des préposés aux indicateurs de démocratisation culturelle.

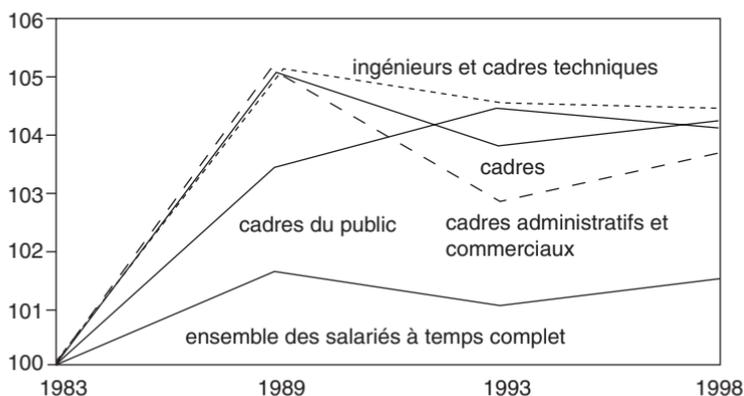
Au total, nous sommes en présence de dynamiques sensiblement divergentes, selon la position des individus sur le marché du travail et dans la hiérarchie des emplois. L'emploi à temps plein occupe d'autant plus les travailleurs qu'on s'élève dans la pyramide des qualifications. Ce facteur entre en composition avec l'incidence du chômage, qui est d'autant plus faible qu'on est plus diplômé. Autrement dit, le travailleur qualifié, ou mieux, très qualifié, est davantage demandé sur le marché du travail, et il est sollicité de travailler davantage dans son emploi que le travailleur peu ou pas qualifié. L'allocation des emplois aménagés, rationnés et précaires (temps partiel, CDD, intérim), confirme cette logique : elle concerne d'abord les actifs les moins qualifiés.

---

1. F. Dumontier, J.-L. Pan Ké Shon, *Enquête emploi du temps 1998-1999*, INSEE Résultats n° 693-694, Paris, INSEE, 2000 ; A. Chenu, N. Herpin, « Une pause dans la marche vers la civilisation des loisirs », *Économie et Statistique*, 352-353, 2002, p. 16-37.

En 1999, une analyse publiée par J.-D. Fermanian<sup>1</sup> a fait apparaître, de manière sans doute assez inattendue en pleine négociation de la RTT, que les cadres en emploi à temps complet (hors enseignants et hors professionnels des arts et de l'information) travaillaient près de 5 heures de plus que les autres salariés à temps complet, et que les cadres du privé travaillaient davantage que ceux du public ; cet écart n'avait cessé de se creuser depuis 15 ans (graphique 1).

Graphique 1. *Évolution de la durée hebdomadaire effective du travail des cadres*



Source : J.-D. Fermanian, « Le temps de travail des cadres », *INSEE-Première*, 671, août 1999.  
Données des enquêtes Emploi 1983-1998  
(hors enseignants et professionnels des arts et de l'information).

Au vu des données sur la transformation de la structure sociale et des résultats des recherches sur le temps et sur les conditions de travail des cadres, il apparaît que les emplois les plus qualifiés sont en pointe sous trois rapports :

- en pointe dans le remodelage de la structure des emplois vers l'enrichissement de la population active en qualifications, et de l'économie en emplois qualifiés : ils en tirent un bénéfice direct de moindre exposition au sous-emploi et au chômage ;
- en pointe dans la flexibilisation de leur organisation du travail, puisque leurs horaires sont plus variés, que l'étendue de leur journée de travail est plus longue, et que leur activité est organisée pour être plus riche en autonomie ;

1. J.-D. Fermanian, « Le temps de travail des cadres », art. cité.

– en pointe aussi dans la tension résultante entre les avantages et les coûts de la qualification élevée, dès lors qu'à celle-ci sont associées une plus forte autonomie et une plus grande flexibilité d'activité. La pression sur les arbitrages entre les différents temps personnels est particulièrement forte pour eux, comme les enquêtes antérieures et postérieures à l'adoption de la loi Aubry sur la réduction du temps de travail l'ont montré, et comme les études sur le stress des cadres le soulignent régulièrement, et parfois complaisamment.

L'étude de Fermanian laissait du reste entrevoir ce qu'il allait advenir à la loi des 35 heures : plus chargés en travail que les autres actifs, les cadres pouvaient de fait attendre plus de cette loi, et ils ont, de fait, été les plus prompts à en juger l'effet positif. Pour eux, une inversion ou un simple arrêt de la tendance à l'allongement différentiel de leur effort productif était, en effet, d'autant mieux venu qu'ils étaient déjà largement acclimatés à ce qui accompagnait la négociation de la réduction du temps de travail, à savoir la flexibilité des horaires et des modes d'organisation de leur activité au sein et hors du lieu de travail. Le sacrifice salarial éventuellement associé à la mise en œuvre de la réduction du temps de travail était par ailleurs beaucoup moins important, voire inexistant pour les cadres, ce qui leur permettait d'opérer plus aisément un arbitrage entre loisir et travail favorable au premier argument du choix.

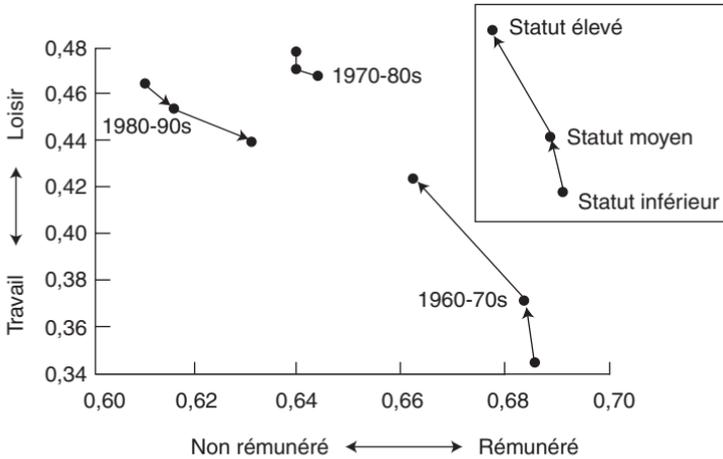
Dans sa comparaison d'un vaste ensemble d'enquêtes sur les emplois du temps dans les pays développés, J. Gershuny<sup>1</sup> a mis en évidence un phénomène de convergence, sur le long terme, entre les volumes de loisir des différentes catégories sociales salariées : les catégories supérieures, qui détenaient un avantage marqué au début de la période observée (les années 1960), ont progressivement vu l'évolution de leur agenda s'inverser, à la fois en termes absolus, puisque leur temps de travail s'est, à nouveau, allongé à partir des années 1980, et en termes relatifs, puisqu'ils ont été rattrapés par les autres catégories de travailleurs, et notamment par les ouvriers et les employés, dont le temps de loisir, initialement nettement inférieur, n'a cessé d'augmenter depuis 30 ans. L'évolution est de même sens chez

---

1. J. Gershuny, *Changing Times*, *op. cit.*

les hommes et chez les femmes en emploi, comme le montrent les graphiques 2 et 3, extraits de l'ouvrage de Gershuny.

Graphique 2. *Les hommes actifs : un gradient inversé statut social-travail*



Lecture : Les flèches figurent le gradient de statut social (défini par le niveau de formation initiale).

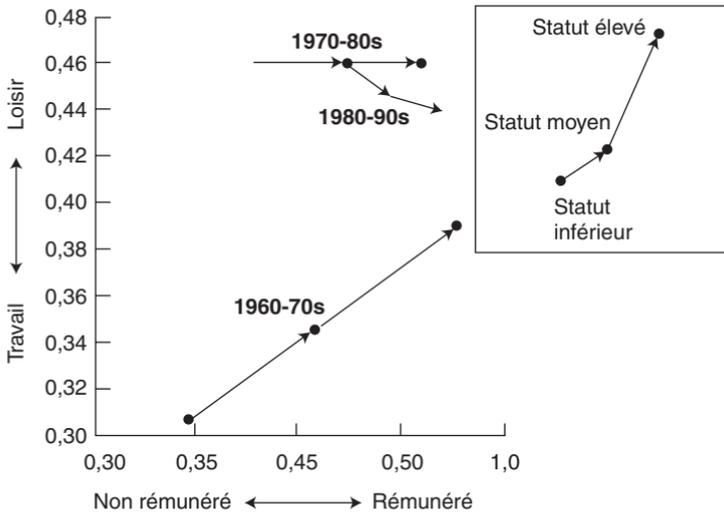
Source : J. Gershuny, *Changing Times*, *op. cit.*, p. 221.

J. Robinson et G. Godbey, dans leurs travaux sur les emplois du temps des Américains, avaient mis en évidence une évolution similaire, au début des années 1990, et l'avaient vérifiée à la fin de cette même décennie<sup>1</sup>. Très récemment, ces mêmes tendances ont été confirmées et précisées, pour la France, par A. Chenu et N. Herpin dans leurs analyses comparatives des résultats des enquêtes successives menées par l'INSEE sur l'emploi du temps des Français depuis 1974<sup>2</sup>. Chenu et Herpin montrent que l'essentiel des gains en temps de loisir a été acquis, chez les actifs en emploi, entre 1974 et 1986 et que, depuis, le mouvement a été interrompu. Le rapport entre travail et temps libre est aussi sexué : les femmes en emploi à temps plein travaillent hebdomadairement cinq heures de

1. J. Robinson, G. Godbey, *Time for Life : The Surprising Ways Americans Use Their Time*, University Park, The Pennsylvania State University Press, 1992, rééd. augmentée en 1997.

2. A. Chenu, N. Herpin, art. cité.

Graphique 3. Femmes actives : un gradient inversé statut social-travail



Lecture : Les flèches figurent le gradient de statut social (défini par le niveau de formation initiale).

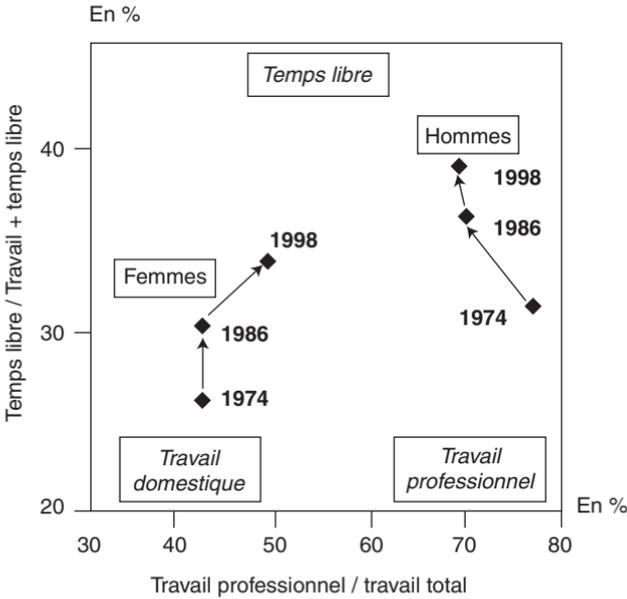
Source : J. Gershuny, *Changing Times*, *op. cit.*, p. 221.

moins que leurs homologues masculins, mais la dépense de soi se reporte sur le travail domestique. Ce rapport est en outre indexé sur le cycle de vie : les individus hors emploi (étudiants, chômeurs, retraités, inactifs au foyer) ont bénéficié de gains persistants en temps libre (+ 5 h entre 1974 et 1986, et à nouveau + 5 h entre 1986 et 1998).

Enfin, il y a tendance à la convergence entre catégories sociales, et, pour la période récente, à l'inversion des avantages : désormais, ce sont les catégories sociales ouvrières et employées qui travaillent quantitativement moins et qui, une fois contrôlées notamment l'incidence du chômage et celle du temps partiel, détiennent un volume de temps libre supérieur à celui des cadres.

Établissons, en ce point, une première synthèse intermédiaire. 1- La structure des emplois se transforme, notamment au bénéfice des emplois qualifiés de niveau intermédiaire et supérieur, auxquels accèdent ceux qui sont dotés de formations diplômantes longues. 2- Ces emplois procurent des rémunérations sensiblement plus élevées, à la fois en niveau instantané et par les perspectives offertes de mobilité ascendante dans une carrière salariale digne de ce nom : ils sont à

Graphique 4. *Emploi du temps des hommes et des femmes*



Lecture : Les flèches indiquent le sens de la chronologie. La différence entre emplois du temps féminins et masculins s'atténue sensiblement de 1974 à 1986, légèrement de 1986 à 1998.

Champ : population urbaine de 18 à 64 ans

Source : INSEE, *Enquêtes Emploi du temps* 1974, 1986 et 1998.

la fois plus autonomes et plus chargés en volume de travail.  
 3- La classe de loisir chère à Veblen n'est plus, en termes de volume de temps libre, la classe supérieure, et pourtant c'est bien elle qui a les consommations de loisir les plus intenses, puisqu'en étant mieux dotée en ressources monétaires et culturelles, elle dispose de deux des trois catégories de ressources qui sont le plus directement responsables de l'utilisation de son temps libre pour la consommation de biens et de services de loisir variés, attrayants, et coûteux à acquérir et/ou à goûter.

D'où l'on peut tirer l'interrogation syllogistique suivante, s'agissant des loisirs culturels :

1) les catégories sociales supérieures ont les plus forts taux de consommation culturelle et les pratiques à la fois les plus intenses, les plus variées (omnivores) et les plus audacieuses de consommation ;

2) or ces catégories ont vu leur temps de travail augmenter et leur temps libre stagner ou se restreindre dans la décennie récente ;

3) doit-on en conclure que les catégories sociales supérieures ne peuvent plus assurer la viabilité du secteur des loisirs culturels et que celui-ci ne peut assurer son salut qu'en élargissant sa base sociale de consommation ?

On pourrait, certes, faire porter une objection sur l'amplitude de l'évolution mise en évidence à l'instant. Comme le suggère Gershuny, la tendance récente à l'augmentation du temps de travail des catégories professionnelles supérieures pourrait bien n'être que conjoncturelle, et s'inscrire, de manière provisoirement contre-tendancielle, dans un mouvement séculaire de baisse de la durée du travail, dont l'évolution du travail ouvrier donne le profil. Mais plusieurs facteurs interviennent qui interdisent de vérifier à court terme l'hypothèse de Gershuny : les pratiques d'emploi et d'organisation du travail, qui déterminent et qui expriment différemment les effets de la hausse de la productivité du travail varient d'un pays à l'autre ; les marchés du travail sont différemment régulés par les politiques publiques de lutte contre le chômage et par les convergences et divergences entre politique sociale et politique de l'emploi, pour ce qui touche à l'égalisation (ou à la différenciation) des situations des hommes et des femmes dans l'emploi. Il faudrait, en outre, parvenir à raisonner à structure constante des formes d'emploi, ce que la fragmentation du continent du salariat interdit sans doute de plus en plus.

On pourrait objecter ensuite que parmi les catégories supérieures figurent notamment les cadres de la fonction publique et du secteur public et les professions intellectuelles supérieures (enseignement, recherche, arts, spectacles, information), dont le temps de travail est inférieur à celui des cadres du privé et n'a pas subi les pressions à la hausse avec la même intensité. Comme c'est, en outre, dans ces catégories que se concentrent les plus gros appétits de culture artistique, et notamment de culture des arts subventionnés, l'expansion de ces catégories devrait être, en soi, porteuse d'une intensification de la consommation culturelle déjà observée.

On pourrait enfin se demander, comme il est classique en économie, si, avec des niveaux de revenus croissants, les individus sont prêts à substituer du loisir à du travail pour profiter

de ce qu'ils gagnent, ou, si, au contraire, comme l'écrit P. Romer, « à mesure que les revenus et les salaires augmentent, le coût du temps continuera à augmenter et donc aussi le sens que le temps est rare, et que la vie avance à un rythme plus rapide que par le passé<sup>1</sup> ».

Les réponses à ces questions ne sont pas à portée de main, ni dans les données ni dans les projections plus ou moins assurées qu'on pourrait tenter pour cerner la taille et la fonction du noyau dur de la civilisation des loisirs cultivés. Comment savoir, par exemple, si le comportement de cette fraction aura un effet d'entraînement, à la manière d'une avant-garde, ou simplement un effet compensateur, capable d'amortir le choc d'une moindre disponibilité des autres catégories supérieures pour les loisirs culturels chronophages et exigeants en investissements immatériels (connaissances, compétences) ?

Il existe pourtant une manière indirecte de répondre, qui consiste à raisonner sur une double temporalité. L'agencement des activités, dans la journée et leur déroulement sur la semaine, sont les repères habituels qui permettent de déceler le syndrome d'encombrement du temps pour les individus et les ménages gros consommateurs de biens et de services de loisir. Pourtant, les enquêtes sur les pratiques culturelles, et notamment sur les sorties culturelles, examinent généralement des périodes plus larges, le mois ou l'année, pour reconstituer rétrospectivement par questionnement l'usage culturel du temps libre. La fréquence, très variable, de ces sorties, et l'hétérogénéité des comportements, des plus intensifs aux plus occasionnels, obligent en effet à élargir les mailles de la grille d'observation. Le problème n'est évidemment pas de simple méthode d'interrogation, mais aussi d'échelonnement temporel des pratiques selon leur exigence en coût d'organisation, en dépenses, en préparation et en programmation.

### *Temps libre et loisirs culturels*

Comment sont respectivement agencés les investissements temporels dans le travail et dans le loisir, aux différentes

---

1. P. Romer, « Time : It Really is Money », *Information Week*, 11 septembre 2000.

échelles d'observation possibles ? Après les comparaisons internationales, revenons dans l'espace national : nous prenons ici appui sur les analyses des données de la dernière enquête de l'INSEE sur *l'Emploi du temps des Français*, dont, nous avons, avec P. Coulangeon et I. Roharik, exploité les deux volets consacrés aux loisirs<sup>1</sup>. Nous disposons de deux types d'informations sur les temps de loisir et sur leur usage : une information sur le temps et sur les activités de loisir au quotidien, qui varient selon le type de journée considéré (journée de travail normale, journée de repos, journée de congé et de vacances), et une information sur les différentes pratiques de loisir que déclarent avoir eues les individus au cours des quatre semaines précédant l'enquête.

Quatre résultats sont particulièrement saillants :

1. Deux blocs de pratiques de loisir s'opposent principalement : les loisirs du temps quotidien sont essentiellement des loisirs d'intérieur, alors que les pratiques culturelles d'extérieur (sorties au théâtre, au concert, aux expositions et aux musées), qui sont plus occasionnelles, qui exigent davantage de planification du temps disponible et qui engagent plus de dépenses, émergent principalement dans les déclarations portant sur le temps long des horizons mensuels de gestion du budget temps.

2. Les profils sociaux de ce double usage du temps de loisir permettent de préciser les traits distinctifs : les ménages et les individus dotés de ressources culturelles et financières faibles sont tout à la fois ceux qui, disposant du temps quotidien de loisir le plus important, en consacrent principalement l'usage à la télévision, et ceux qui déclarent les plus faibles taux de sorties culturelles dans leur agenda mensuel. À l'inverse, dans les catégories sociales de salariés où le temps quotidien de l'activité professionnelle est plus chargé (nous savons maintenant que sont en première ligne les cadres et professions supérieures), le temps de loisir est plus réduit, mais aussi moins asservi à la passivité télévisuelle : c'est ici que les scores de pratique des loisirs cultivés au quotidien (loisirs d'intérieur, comme la lecture, ou loisirs d'extérieur, comme les sorties

---

1. P. Coulangeon, P.-M. Menger, I. Roharik, « Les loisirs des actifs : un reflet de la stratification sociale », *Économie et Statistique*, 352-353, 2002, p. 39-55.

culturelles) et de ceux qui sont agencés dans le budget temps mensuel sont le plus élevés.

3. Que nous enseigne dès lors la partition « loisirs du temps quotidien – loisirs agencés dans le budget-temps » ? Non point qu'il y aurait un jeu de bascule entre le quotidien et l'extra-quotidien, qui conduirait ceux qui se cantonnent dans leurs loisirs d'intérieur en semaine, notamment devant la télévision, à développer par compensation un appétit manifeste pour des sorties culturelles dans les temps non contraints de leur agenda hebdomadaire et mensuel. Ce que fait apparaître cette partition, c'est bien plutôt une cohérence des pratiques sur les deux échelles temporelles : ainsi, pour les actifs des catégories supérieures, qui disposent de moins de temps libre, les loisirs culturels exigeants prévalent, et sont en continuité avec la fréquentation plus sélective de la télévision au quotidien, et avec la part accordée à la lecture, et à des sorties occasionnelles, au quotidien.

La résidence dans un environnement urbain favorable, où l'offre culturelle est substantielle et diverse, ne fait qu'amplifier le rendement de ces différences de ressources culturelles et économiques. Ainsi, comparés aux habitants de toutes les autres catégories de communes, les Parisiens *stricto sensu* se signalent tout particulièrement par un temps de loisir quotidien plus faible, qui conduit à une moindre écoute de la télévision, à un taux de lecture et de sorties culturelles dans l'agenda quotidien deux à trois fois supérieur, et à une probabilité nettement supérieure d'inscription de loisirs culturels dans l'agenda mensuel. La résidence est du reste, avec les acquis de la formation initiale diplômante, celui des facteurs qui contribue le plus fortement à l'explication des écarts de pratique des loisirs culturels agencés hors du quotidien, une fois contrôlé l'effet de tous les autres facteurs (sexe, âge, revenu, type de ménage, contrainte temporelle sur le loisir quotidien)<sup>1</sup>.

4. Dans la première section de notre analyse, nous avons insisté sur le mouvement d'évolution croisée qui conduit à la corrélation désormais négative entre les quantités de temps libre et les ressources économiques des individus et des ménages. Il n'est donc

---

1. Voir à ce sujet, P.-M. Menger, « L'hégémonie parisienne. Économie et politique de la gravitation artistique », *Annales ESC*, 6, 1993, p. 1565-1600.

pas surprenant de constater que le revenu a un effet propre sur l'utilisation du temps libre, une fois contrôlés les effets de toutes les autres variables indépendantes essentielles. Les loisirs d'extérieur ont un coût d'organisation et de financement : la probabilité de les pratiquer apparaît, toutes choses égales par ailleurs, significativement sensible au niveau de revenu des enquêtés.

Ainsi se dispose un quadrilatère d'arguments : 1) le temps libre se compte au quotidien, mais s'agence d'autant plus aisément et intensément sur un horizon plus long qu'il est plus réduit au quotidien ; 2) les quantités et les postes d'utilisation du temps libre séparent nettement, aux deux extrémités de l'axe polarisateur, les mieux et les moins dotés en ressources culturelles et économiques, soit les cadres, qui ont une consommation culturellement plus intensive d'un temps réduit de loisir, et les ouvriers, qui ont une utilisation plus passive d'un temps de loisir plus volumineux ; 3) le contenu culturel de cet agencement (mesuré ici par sa teneur en loisirs culturels d'extérieur) ne relève pas d'un principe de compensation, mais d'amplification ; 4) l'intensité d'expérience culturelle a un coût, et les mieux dotés financièrement peuvent extraire davantage d'expériences et de variétés de satisfaction à partir de quantités plus réduites de temps.

Cette géométrie des partages du temps pousse à s'interroger plus directement sur le comportement d'arbitrage des individus et des ménages qui sont bien ou très bien dotés en ressources monétaires et culturelles : le travail dans les professions les plus qualifiées absorbe-t-il une partie des valeurs qui font le prix des loisirs ? Le travail serait alors épanouissant, sous un certain nombre de conditions qui peuvent être remplies par moments ou par périodes, voire durablement, dans certaines professions. Ou bien les cadres peuvent-ils prétendre sérieusement s'ériger en nouveaux damnés de la terre, bien payés mais aussi bien harassés ?

### *Les qualités du travail et du loisir : utilités et désutilités*

Revenons un instant sur le partage entre travail et loisir. Dans une conception classique, qui est celle des manuels d'économie, mais aussi celle sur laquelle s'est construite la prophétie d'une civilisation des loisirs, et, au-delà, celle qui fonde l'économie des séductions du temps libre, le travail est généralement traité comme une grandeur négative. Il reçoit la

valeur restrictive de désutilité, de dépense d'énergie individuelle en échange d'un salaire et de biens de consommation auxquels ce salaire donne accès. Ce sont le loisir et les biens de consommation qui sont source de satisfaction et de bien-être individuel ; le travail apparaît, lui, selon le vocabulaire économique, comme une consommation négative. De la sorte, l'engagement sur le marché du travail et le choix d'exercer tel ou tel emploi relèvent intégralement d'une axiomatique classique de la rationalité du comportement de maximisation sous contrainte : le choix d'un travail ne se distinguerait en rien d'une dépense d'énergie et reposerait uniquement sur un arbitrage entre la désutilité de l'effort et l'utilité des biens et des loisirs à acquérir en contrepartie. Pourtant le corrélat essentiel d'une telle analyse est la simplification extrême de la grandeur travail, et notamment son homogénéisation, qui fait obstacle à l'observation la plus élémentaire des situations d'emploi et des degrés très variables de désutilité ressentie dans l'accomplissement du travail.

Il existe une vision strictement opposée, qui fait du travail une valeur typiquement positive, parce qu'il engage les ressources de créativité et d'expression de soi. L'un des modèles du travail expressif est le travail artistique : il est célébré par toute une tradition d'analyse qui insiste sur la réalité extra-économique de l'activité authentiquement inventive, et en fait la forme idéalement désirable du travail. Cette tradition se confond pour l'essentiel avec l'histoire du modèle expressiviste de la *praxis*, dont l'origine peut être trouvée dans la théorie aristotélicienne de l'autoréalisation de l'homme par l'action et par le travail, et dont Marx a fait le levier de sa distinction entre travail libre et travail aliéné. La création artistique occupe en effet une position exceptionnelle dans les premiers écrits de Marx, et notamment dans ses *Manuscrits de 1844*, où est élaborée une esthétique générale de la *praxis* dont le contenu normatif fait de l'activité artistique l'aune de toute critique du travail salarié. Le travail artistique est conçu comme le modèle du travail non aliéné, de l'activité concrète par laquelle le sujet s'accomplit dans la plénitude de sa liberté, en extériorisant et en objectivant les forces qui font l'essence de son humanité. Le travail devrait être pour chacun le moyen de déployer la totalité de ses capacités : parler d'activité créatrice devient ici pléonastique, car l'agir humain, dans une telle conception, ne

peut s'exprimer pleinement qu'à condition de ne pas se transformer en moyen pour obtenir autre chose, et notamment un gain, de ne pas être dépossédé de son sens, de ses motivations intrinsèques, ni du résultat de son action. Cette forme générique de dépense de soi a pour premier et paradoxal bénéfice de permettre à l'individu de se connaître, de prendre possession de soi, d'accéder à l'autonomie, entendue en son sens le plus littéral. Encore faut-il que le travail ainsi conçu se libère des entraves de la division du travail, qui spécialisent les capacités individuelles et mutilent leurs détenteurs, et des rapports d'échange marchand, qui contribuent à purger le travail de toutes ses caractéristiques expressives, et à en faire une « désutilité ». Dans une société post-capitaliste, l'activité créatrice ne serait plus le fait d'une catégorie particulière de travailleurs spécialisés dans l'art ou dans la production scientifique, mais trouverait sa place dans la gamme des activités habituelles de chacun, et bénéficierait à la communauté sociale plutôt qu'à la réputation et à la réussite économique de tel ou tel individu.

Différents auteurs contemporains héritiers du marxisme ont cherché dans cette conception du travail la figure de sortie hors du règne du travail assujetti aux nécessités naturelles et à l'exploitation capitaliste<sup>1</sup>. Ainsi C. Castoriadis voit dans l'activité de l'artiste (la *praxis*) comme dans l'activité de connaissance (la théorie) une activité consciente, mais intrinsèquement incertaine de ses résultats : orientée vers quelque chose, mais sans que le cours en soit absolument maîtrisé, donc finalisée, mais sans fin déterminée, pour rappeler la détermination kantienne. « Lorsqu'un artiste commence une œuvre [...], il sait et ne sait pas ce qu'il va dire ». Il en va de même pour l'activité théorique « qui ne peut garantir rationnellement ni ses fondements ni ses résultats »<sup>2</sup>.

Dans ce courant analytique, l'activité créatrice constitue bien une balise, un repère annonciateur d'un monde meilleur où ce qui est aujourd'hui le privilège, parfois chèrement payé, de quelques-uns, sera demain le pain quotidien de tous, et révélera ce qu'est l'essence même de l'humanité inventive, conquérante et civilisatrice. L'activité créatrice constitue aussi un instrument

---

1. Voir, par exemple, A. Gorz, *Métamorphoses du travail*, Paris, Galilée, 1988 ; C.W. Mills, *Les cols blancs*, Paris, Maspéro, 1966.

2. C. Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.

de critique sociale et économique radicale, puisqu'à l'aune de ce mode d'accomplissement, les formes actuelles de l'activité humaine peuvent être étalonnées selon leur proximité, et, plus souvent, selon leur éloignement avec ce modèle. Enfin, avec une portée critique plus restreinte, l'exercice actuel des formes de travail artistique peut être comparé négativement à ce que serait leur exercice libre et sans entraves dans une société débarrassée des plaies de la division du travail et de l'exploitation marchande des talents : les artistes, tout particulièrement, trouveront dans l'idéal ou dans l'utopie d'une démocratie de la créativité de quoi méditer sur les déséquilibres permanents des mondes de l'art tels qu'ils sont aujourd'hui organisés – excès structurel de candidats à l'emploi, sous-emploi endémique des professionnels, inégalités spectaculaires des chances de réussite, ou même des chances de simple maintien et d'exercice viable d'une activité artistique régulière.

Mais le monde capitaliste n'est pas en reste, même si ce n'est pas vers l'indivision mais, tout au contraire, vers l'approfondissement de la division du travail qu'il oriente ses prises. On n'a jamais insisté autant qu'aujourd'hui sur les ressources de connaissance et de créativité des travailleurs et de l'organisation. Une grande variété d'auteurs et de penseurs voit dans les arts un modèle ou un levier critique efficace et non pas utopique : philosophes et penseurs de l'au-delà du travail divisé ou des sociétés post-industrielles, théoriciens et praticiens de l'organisation, économistes occupés à déchiffrer le devenir du capitalisme, mais aussi prophètes proposant leurs services aux princes, aux patrons, aux organisations internationales, voire aux syndicats ou aux mouvements de contestation anticapitalistes. Ils mettent l'accent sur les valeurs cardinales d'innovation, de connaissance, d'apprentissage et de motivation pour désigner les secteurs intrinsèquement mus par le ressort de la créativité (les arts et les sciences) et, par contiguïté, ceux qui le sont avec des objectifs appliqués (l'éducation, la recherche et le développement technologiques, la communication et la publicité) comme des réservoirs de connaissances, de préceptes, de recettes, d'outils transférables, ou opposables, à l'ensemble des sphères de production.

Dans ce tableau, la recherche scientifique fondamentale et appliquée, les industries de haute technologie, le secteur de l'information et les industries de création, les activités

d'expertise juridique, financière et gestionnaire, forment une avant-garde. Celle-ci a ses sites et ses vitrines, les districts, où s'agglomèrent les « professionnels » dans les « villes monde » que sont Londres, New York, Los Angeles, Paris, Berlin, Tokyo, Shangai, et, plus généralement, les métropoles qui, dans les principales zones économiques, peuvent être situées au sommet d'un classement fondé sur la part des « emplois métropolitains supérieurs<sup>1</sup> ». Elle a sa doctrine organisationnelle, le projet, le réseau, l'équipe, l'autonomie, l'implication, la qualité, le contrôle décentralisé, la responsabilité. Elle a sa philosophie du travail, fondée sur l'individualisation non plus entendue comme la déclinaison des principes vagues et abstraits de l'individualisme, mais comme l'ensemble des ressources sociales, cognitives, affectives, émotionnelles qui orientent différenciellement les préférences et les comportements dans le travail, et dans les liens du travail avec la sphère des activités privées, avec les actes de consommation, avec la demande d'action publique.

Dans cette perspective, l'activité artistique ne suscite plus simplement cette fascination narquoise où se mêlent l'attrait pour un espace professionnel de liberté et d'autodétermination et le soupçon de frivolité, d'improductivité de ce qui s'apparenterait davantage au jeu qu'au travail. La valeur d'activité expressive et inventive incarnée dans le travail créateur s'infiltré aujourd'hui dans de nombreux univers de production :

– par contiguïté : artistes, chercheurs, scientifiques et ingénieurs passent pour le noyau dur d'une « classe créative » ou d'un groupe social avancé, les « manipulateurs de symbole », à l'avant-garde de la transformation des emplois hautement qualifiés ;

---

1. Cette méthode d'analyse fonctionnelle des emplois, telle qu'elle est appliquée par exemple dans plusieurs travaux de l'INSEE, identifie onze fonctions métropolitaines supérieures (parmi lesquelles les arts, la banque-assurance, la gestion, l'information, l'informatique, la recherche, les télécommunications) et recense la part des actifs des grandes villes qui travaillent dans les métiers et les secteurs d'activité correspondants. Est « métropolitaine supérieure » une fonction dont le contenu décisionnel est élevé ou qui contribue à l'image de marque de la ville. Voir les travaux de P. Jullien et D. Pumain dans *Économie et Statistique*, 294-295, 1996, et, plus récemment, de P. Jullien, « Onze fonctions pour qualifier les grandes villes », *INSEE Première*, 840, mars 2002.

– par contamination métaphorique, quand les valeurs cardinales de la compétence artistique – l'imagination, le jeu, l'improvisation, l'atypie comportementale voire l'anarchie créatrice – sont transportées vers d'autres mondes productifs ;

– par exemplarité : l'esprit d'invention communique avec l'esprit d'entreprise dans les jeunes et petites entreprises, et l'organisation en réseau des activités créatrices et des relations de travail et de communication entre les membres des mondes de l'art fournissent un modèle d'organisation ;

– par englobement : le monde des arts et des spectacles devient un secteur économiquement significatif.

S'agit-il d'idéalisations ou de prophéties inconsistantes ? Les analyses récentes, comme celle d'A. Chenu, sur l'emploi du temps des actifs permettent de prendre en compte simultanément les volumes de travail, les conditions d'organisation temporelle du travail (irrégularité des horaires, débordement sur les autres temps), et les degrés d'autonomie dans la disposition de son temps. Les professionnels des arts, des spectacles et de l'information sont classés par Chenu dans la catégorie des « entrepreneurs », aux côtés des indépendants – agriculteurs, artisans, commerçants, chefs d'entreprise, professions libérales –, à partir d'une analyse typologique fondée sur des critères tels que la charge effective de travail, les indicateurs d'autonomie et de liberté dans l'organisation du temps de travail, la variabilité des horaires d'une journée à l'autre et d'une semaine à l'autre, le sentiment de manquer de temps et d'être débordé, l'étendue des journées de travail, la réalisation d'une partie de son travail à domicile, et la proportion de celui-ci dans le travail total<sup>1</sup>.

Ces résultats s'accordent avec les données disponibles sur l'emploi et sur l'organisation du travail dans les principales économies développées. Certains sont tentés d'en extraire une hypothèse beaucoup plus générale sur la formation d'une avant-garde qui, en accordant au travail une importance et des valeurs auparavant censées caractériser les loisirs, dessinerait le monde du futur, avec toutes ses ambivalences, mais aussi avec toutes ses nouvelles segmentations sociales. En ce

---

1. Voir A. Chenu, « Les horaires et l'organisation du temps de travail », *Économie et Statistique*, 352-353, 2002, p. 151-167.

sens, la segmentation sociale par la quantité de travail allouée serait une assez mauvaise nouvelle, s'il se confirmait que la cotation des individus dans l'espace social se fait désormais par une équation multiplicative « quantité x qualité », ou, en d'autres termes, « volume de travail x niveau de compétences et de créativité », où les deux grandeurs à multiplier sont corrélées positivement.

Aux deux extrémités de l'axe qui serait formé à partir d'un tel calcul, on trouverait, d'un côté, des travailleurs substituables à qui on demande moins, mais aussi à qui on n'offre pas grand-chose d'autre que des minima, et, de l'autre, des travailleurs très qualifiés, plus autonomes, dont l'employabilité serait indexée sur l'implication et la motivation, et dont les rémunérations seraient, à des seuils élevés, fortement indexées sur des réputations et des preuves tangibles d'engagement. Cette polarisation masque, certes, des ambivalences : en même temps qu'ils expriment la satisfaction liée à une plus grande autonomie, à une plus grande variété des tâches accomplies, et à une plus grande liberté d'organisation de leur travail, les cadres, davantage que les autres, font état des pressions qui s'exercent – sentiment d'être débordé, fatigue nerveuse, absence de frontières clairement établies entre les espaces et les temps respectifs du travail et du hors-travail. Mais le prix attaché au caractère formateur du travail, aux dimensions non routinières de l'activité, et à l'autonomie responsabilisante, au sein de l'organisation, est tout aussi indéniable que les insatisfactions.

En réalité, on trouve, dans le monde des professions intellectuelles supérieures et des cadres, ou chez ceux que la statistique anglo-saxonne appelle des « professional, technical, managerial workers », toute une distribution de situations qui affectent les actes de travail d'un coefficient très variable d'expressivité, de créativité et d'autonomie. Mais, si l'on veut à tout prix identifier une avant-garde de manipulateurs de symboles, ou une « classe créative », les professionnels de l'invention et de l'innovation, artistes et chercheurs des sciences et des techniques, en composent assurément le cœur<sup>1</sup>. Il peut paraître difficile d'extrapoler à

---

1. Voir R. Reich, *Futur parfait*, trad. fr., Paris, Éditions Village Mondial, 2001 ; R. Florida, *The Creative Class*, New York, Basic Books, 2002.

l'ensemble de la catégorie des emplois supérieurs certains des comportements typiques, et parfois déroutants, de ce noyau, tels que les degrés élevés de motivation intrinsèque, dont le principe énonce que l'individu parvient d'autant plus aisément à se montrer inventif et librement créatif qu'il n'a pas d'objectif de gain ou de profit. Car ce principe peut faire l'objet d'exploitations profitables de la part d'employeurs tout heureux d'une pareille aubaine, comme le montre l'enquête sur cette bohème moderne que constituent les « intellos précaires<sup>1</sup> ».

Pour considérer que le travail dans les emplois supérieurs se charge progressivement des valeurs qui font l'attrait des professions artistiques et culturelles, il faut supposer que vont de pair un enrichissement continu du travail en connaissances à forte valeur ajoutée, une créativité au travail mieux employée ou mieux sollicitée, et une organisation des relations collectives de travail et des conditions individuelles de travail largement ouverte sur l'autonomie et la mobilité de l'activité par projet. Nous ne pouvons pas dégager ici, comme nous l'avons fait ailleurs<sup>2</sup>, toutes les implications d'une telle contamination censément fécondante du travail très qualifié par les valeurs cardinales du travail expressif des créateurs. Au total, au vu des pratiques de travail des catégories socioprofessionnelles supérieures, une hypothèse peut aisément surgir : les valeurs mêmes du loisir, notamment le caractère expressif et non routinier de l'activité, l'autonomie, la plus grande liberté d'organisation de son temps, se seraient infiltrées dans l'activité de ces catégories de professionnels, et les distingueraient nettement des autres professions où les valeurs d'engagement et de créativité ne sont pas centrales. D'où le pronostic d'un certain nombre d'auteurs qui voient se former un monde socioprofessionnel dans lequel, pour citer Gershuny, les emplois de haut statut, qui sont les plus convoités et les plus intéressants, seraient à présent largement identiques, par leur contenu, à ce que la classe de loisirs avait l'habitude de faire de son temps libre. Le travail et ses

---

1. A. et M. Rambach, *Les Intellos précaires*, Paris, Fayard, 2001.

2. Sur les différents points évoqués dans cette section, nous prenons la liberté de renvoyer le lecteur à notre essai : P.-M. Menger, *Portrait de l'artiste en travailleur*, Paris, Seuil, coll. « République des idées », 2003.

gratifications annoncées vampiriseraient en quelque sorte le loisir.

À quel résultat aboutissons-nous ? Le travail à forte valeur ajoutée est de plus en plus demandé : c'est une dimension de la division internationale du travail comme des nouvelles segmentations sociales dans chaque espace national, où l'investissement continu en connaissances sera un levier inégalitaire de plus en plus puissant. Il engage des niveaux élevés d'effort autocontrôlé, d'implication et d'investissement constamment renouvelé en connaissances et en expériences professionnelles non routinières, faute de quoi les gratifications promises au travail à forte teneur en inventivité ne sont pas accessibles. Ce travail produit des œuvres, des connaissances, des techniques, des innovations destinées à être consommées majoritairement par ceux qui détiennent un volume croissant de loisir, mais qui n'accomplissent pas tous un travail expressif. Quant aux travailleurs infatigables de ce qu'on appelle aujourd'hui l'économie de la connaissance, ce ne peut être qu'au prix d'une intensification de leurs expériences de loisir et d'une intensification de la consommation des biens et services dont ils meublent ces expériences qu'ils obtiennent des satisfactions qualitativement supérieures.

\*

Le monde serait plus simple si le travail était, comme le voulait l'analyse de Marx, une grandeur simple (une simple source de désutilité et un simple moyen de se procurer un revenu), dont tout travail complexe ne serait qu'un multiple. Or il advient que les dimensions expressives entrent désormais couramment dans la cotation du travail (notamment du travail qualifié et complexe) et de son organisation, parce qu'elles sont les gages d'une meilleure productivité. Par là, la frontière entre utilité et désutilité du travail se brouille. Tout comme peut se brouiller la compréhension des arbitrages des individus et des ménages entre travail et loisir, arbitrages dont la théorie économique standard postule que, moyennant une simplification axiomatique suffisante des comportements des acteurs, il est possible de fixer les termes pour déterminer quand l'effet de substitution domine (une hausse du salaire réel accroît le revenu relatif tiré du travail, et pousse à sacrifier du loisir) et

quand l'effet de revenu domine (un salaire réel plus élevé incite les gens à se réserver une part supplémentaire de loisir).

Le monde serait également plus simple si, comme l'imagine Gershuny, après bien d'autres qui rêvaient de la civilisation des loisirs, le temps donné aux loisirs augmentait régulièrement, aux inflexions conjoncturelles près, et contribuait à créer une dynamique vertueuse où les producteurs de biens et services de loisirs seraient les nouveaux héros des temps modernes. Leurs activités seraient de plus en plus consommées, et pourraient ainsi contribuer de plus en plus directement à maintenir nos sociétés sur un sentier de croissance positive, ce qui serait un bel et ironique hommage de la frivolité du divertissement ou de la production non utilitaire des arts à la rationalité calculatrice des scénarios de croissance. Après tout, la contribution des industries culturelles aux excédents ou aux déficits commerciaux d'une nation n'est plus une grandeur négligeable.

Confrontés aux évolutions récentes, et quelque peu désarçonnés pour fixer leur signification, les chercheurs ont dû dessiner, pour la partie de la main-d'œuvre et pour les systèmes d'emploi dont le comportement désobéit à la tendance séculaire de baisse du temps de travail, le portrait d'un travailleur paradoxal : très qualifié, très sollicité de s'impliquer, bien ou très bien rémunéré (en salaire et en espérance de carrière, au regard des qualifications moindres), plus abrité de la précarité et du chômage, et pourtant contraint de dépenser tous ces gains dans des plages de loisir et dans des temps de consommation de plus en plus resserrés. S. Linder, dans les années 1970, prophétisait l'avènement d'une « classe de loisir tourmentée », qui doit entasser une consommation sans cesse croissante dans un temps de loisir constant, voire rétréci<sup>1</sup>. Romer souligne que le prix d'une unité de temps ne fait qu'augmenter, puisque la quantité de temps contenue dans une journée ou dans une semaine est une grandeur fixe, et que les salaires, qui ont une tendance séculaire à augmenter à mesure que le niveau de productivité augmente, ne font que donner un prix plus élevé à chaque minute qui passe. Gershuny, Robinson et Godbey font le même raisonnement : si le temps de loisir de ceux qui ont les

---

1. S. Linder, *The Harried Leisure Class*, New York, Columbia University Press, 1970.

ressources monétaires les plus importantes ne s'élargit pas, il faut que son utilisation s'intensifie, que le temps, faute de pouvoir être étendu, soit exploité en profondeur, par l'accumulation de pratiques simultanément accomplies, par la substitution de loisirs peu chronophages à des loisirs coûteux en temps, par la programmation plus méticuleuse des budgets temps. On retrouve des interprétations analogues chez Chenu et Herpin qui concluent leur article déjà cité en indiquant que « spectacles et sorties sont des loisirs qui, pour ceux qui sont plus à court de temps que d'argent, ont l'avantage de pouvoir combiner, sur une durée relativement brève, du divertissement ou de la culture, du restaurant, de la sociabilité, sans avoir à supporter les préparatifs à domicile et les rangements après la fête<sup>1</sup> ».

Une autre façon désormais courante d'exprimer cette contraction des loisirs sur des plages temporelles plus resserrées, mais plus denses en satisfactions et en plaisirs de divers ordres, est de substituer au vocabulaire du comportement plutôt passif de la consommation de biens et de services de loisir l'argument de l'intensité des expériences, expériences de sorties, d'événements auxquels on prend part autrement que selon le protocole traditionnel de la passivité consommatrice du spectateur<sup>2</sup>. Les sports et les combinaisons sport-aventure, sport-tourisme (*e.g.* courir en amateur le marathon à New York) font directement partie de ces menus de loisir enrichis en expériences. On pourrait trouver des équivalents dans les expériences culturelles promues par l'organisation de spectacles événements, dans les formes de culture de rue, concentrées dans certains quartiers, mais aussi dans la transformation plus opportuniste de certains actes de consommation en expériences culturelles. Dans tous les cas, il s'agit d'obtenir, par unité de temps, une valeur supérieure de divertissement ou de satisfaction culturelle.

De proche en proche, on peut voir s'échanger les attributs du travail et du loisir : le travail de ceux qui travaillent davantage se charge des valeurs de créativité, d'autonomie, de motivation intrinsèque, alors que les loisirs doivent, pour se loger dans les temps resserrés où ils sont alors confinés, se parer des attributs

---

1. A. Chenu, N. Herpin, art. cité, p. 37.

2. Voir sur ce point R. Florida, *op. cit.*

de l'activité, ou se charger des injonctions de la vitesse, de la variété et de la multiplication intensive, qui caractérisent ordinairement les façons de travailler sous contrainte de résultat. Ira-t-on, dès lors, jusqu'à considérer que le loisir ne devient qualitativement riche de valeurs positives qu'à condition de ressembler fortement au travail, à sa valeur formatrice, impliquante, voire socialement ou communautairement engagée, bref à cette combinaison d'autonomie et d'activisme explorateur qui ferait la qualité de l'expérience du travail inventif lui-même ? Symétriquement, le travail désirable serait alors devenu celui qu'accomplissent ceux qui peuvent y trouver des moyens de réalisation personnelle auparavant associés aux gratifications du temps libre. Les défis des nouveaux partages des temps se lisent en filigrane dans cet échange d'attributs.

Pierre-Michel MENDER